

royaliste formé au Pertuis par le chevalier de Lamothe. On disait toute cette troupe expéditionnaire animée de sentiments exaltés et le bruit s'était répandu, à tort ou à raison, que des terroristes lyonnais, avertis de sa prochaine arrivée, étaient allés à sa rencontre sur la grande route pour lui représenter sous le jour le plus noir les habitants de la ville.

L'avant-garde fut-elle impressionnée par la foule au milieu de laquelle elle se trouvait d'une façon imprévue ? Plusieurs des hommes qui la composaient étaient-ils, comme on le prétendit, en état d'ébriété ? On ne sait au juste. Mais l'attitude délibérée qu'elle prit en se mettant en bataille sur la place détermina une certaine effervescence autour d'elle. On s'attroupa autour des soldats qui, avisant quelques jeunes gens en costumes caractéristiques, s'écrièrent : « Il y a donc toujours ici des Muscadins, des Chouans ? Nous venons d'en mettre à la raison ; nous les avons joliment traités ; nous ferons de même ici... ». Un jeune homme d'une quinzaine d'années — un crieur de chansons, dit-on — se trouvait tout près d'eux, portant à son chapeau un bouton blanc et ayant à chacun des pans de sa veste les trois boutons disposés en triangle qui passaient pour représenter l'emblème royaliste de la fleur-de-lis. L'un des soldats, d'un coup de poing, le frappa à la tête et fit tomber son chapeau. Le jeune garçon s'enfuit. Mais la foule devint houleuse et menaçante. Un homme d'allure respectable, portant la cocarde tricolore, un inoffensif marchand chapelier du quartier nommé Rollet, s'en détacha à ce moment et s'approcha des militaires. Il leur reprocha, sur un ton qui n'était nullement celui de la provocation ou de la menace, de maltraiter ainsi un citoyen qui ne leur disait rien. Il avait à peine achevé qu'il tombait mortellement atteint de deux coups de baïonnette !

La place des Terreaux prit, dès ce moment, son aspect des jours d'émeute. Des cris, des imprécations de tous genres, des menaces s'élevèrent de la foule qui pressait les soldats de toutes parts pendant que des pierres étaient lancées sur eux des maisons voisines. Le chef du peloton commanda à ses hommes de charger, et ceux-ci, la baïonnette au canon, repoussant et blessant devant eux tout ce qui s'opposait à leur marche, s'efforcèrent de se frayer un passage jusqu'au perron de l'Hôtel de Ville où se montrèrent bientôt les membres de l'Administration départementale attirés par le tumulte. Protégés par ces magistrats, aidés par les soldats de